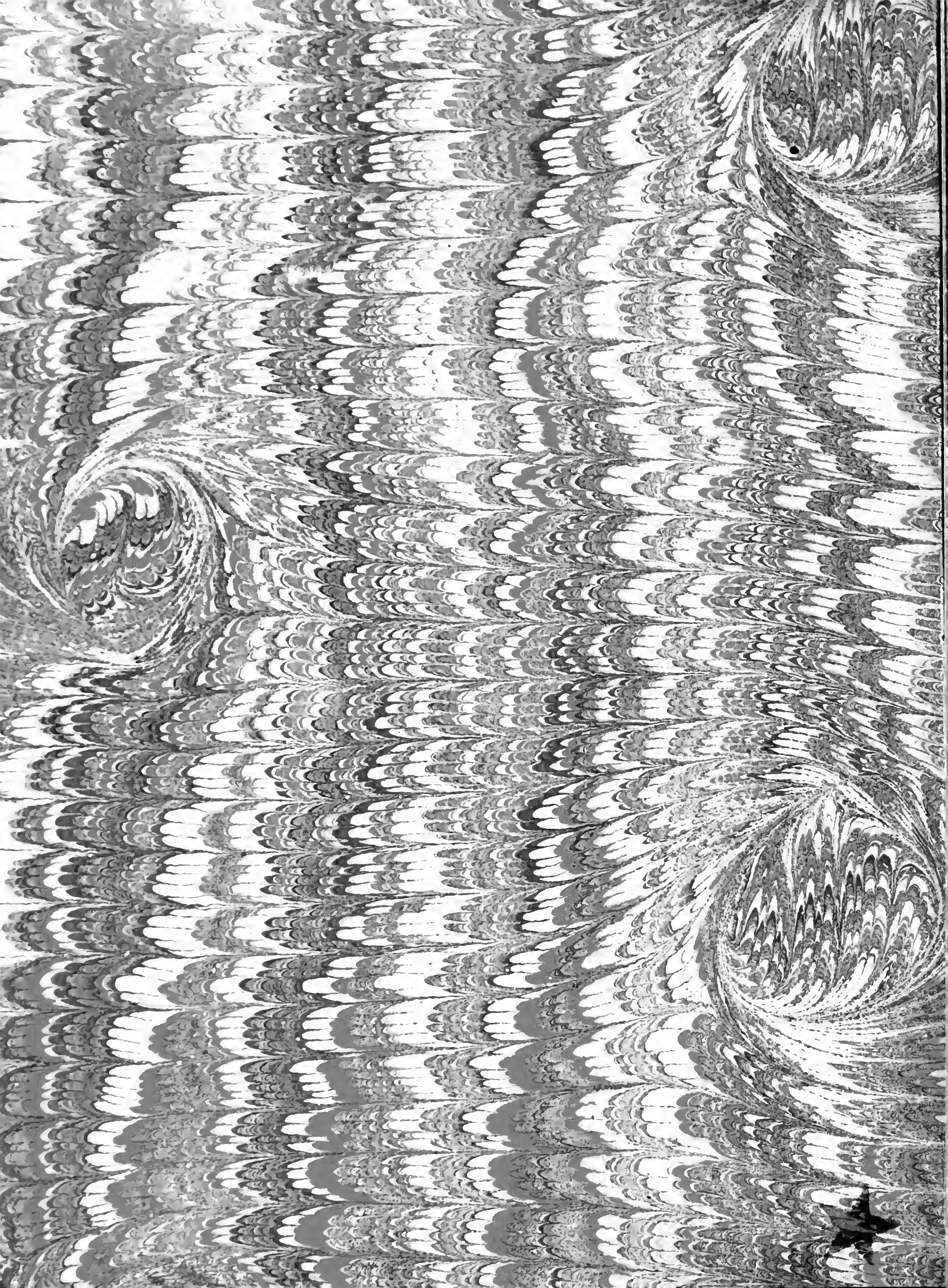
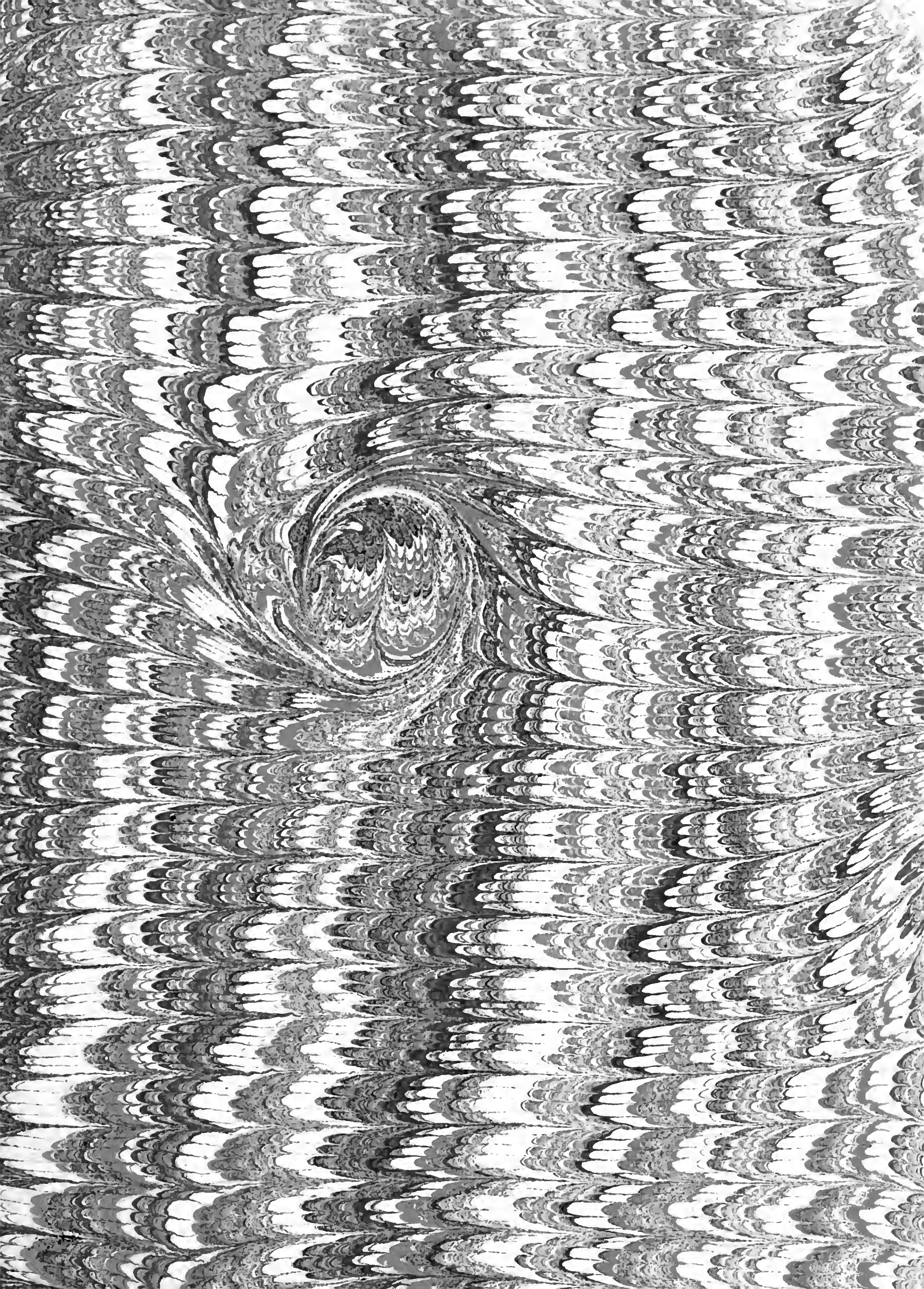

U d'/of OTTAWA
39003002166691





FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

ANCAEUS

Poème Dramatique

(1885 87)

« Admirons les grands maîtres, ne les imitons pas. Faisons autrement. Si nous réussissons, tant mieux ; si nous échouons, qu'importe ? »
Victor Hugo.

VANIER, EDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL

EX LIBRIS

Francis Kellé Griffin

DU MÊME AUTEUR :

CUEILLE D'AVRIL (épuisée).
LES CYGNES, poésies 1885-86.

EN PRÉPARATION :

YELDIS, trilogie;
JOIES, poème.

ANCAEUS

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

ANCAEUS

Poème Dramatique

(1885-87)

« Admirons les grands maîtres, ne les imitons pas. Faisons autrement. Si nous réussissons, tant mieux ; si nous échouons, qu'importe ? »
Victor HUGO.

VANIER, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL



A MON AMI PHILIBERT DELORME

CE VOLUME EST DÉDIÉ

F. V.-G.

POUR LE LECTEUR

L'ŒUVRE du Poète viserait, semble-t-il, à coordonner les musiques des Choses et des Mots, les mouvements des idées et des phrases — les *rythmes*, au point que son sens intuitif des harmonies l'approuve d'un tressaillement de joie.

Là serait la réelle « difficulté » de cet Art qui enveloppe tous les autres — sons, formes, couleurs; tel, le but de ce travail toujours

progressant et jamais parachevé où peinèrent les ancêtres intellectuels :

Tout poète se réclame des morts, sachant toutefois que, si, d'abord, il n'est *lui-même*, il ne sera pas.

Janvier 1888.

PERSONNAGES :

MAEANDER, roi d'Ionie.

ANCAEUS, roi de Samos.

SAMIA, fille de Maeander, fiancée d'Ancaeus.

LEMNIA, nourrice de Samia.

MARSYAS, satyre tributaire de Maeander.

UN ORPHIQUE, joueur de lyre.

Un esclave.

Suivantes de Samia.

Satyres, sujets de Marsyas.

L'ATTENTE

Du haut de la colline ondulante de pampres, la vue est à la mer de Grèce — La plaine du Méandre gît vers l'Orient — Le soleil est à son déclin

MAEANDER

Voici monter parmi les ceps un vol de grives :
Le jour décline, fils, et les heures hâtives
Courent vers l'ombre.
En ces beaux soirs d'été, je viens
Souvent avec Samia, parfois seul, et regarde
La gloire du soleil couchant ; et je m'attarde,
Ainsi, revivant le passé : je me souviens,
Et trouve que la vie est bonne, et que le sort
N'est pas injuste à qui fut juste et qui sut vivre
Sans trouver que sa part des choses fut médiocre ;

Et la pourpre des soirs est un vin qui m'enivre.

ANCAEUS

C'est comme un fol essor d'ibis aux ailes d'ocre,
Et comme un fol essor de cygne aux pennes d'or !

Et par la haute mer vogue, vers l'Occident,
La flotte des Cyclades — orgueilleusement
Vers l'Atlantide et vers les Iles Fortunées —,
Insoucieuses follement des destinées — :
Quelle toison leur fut promise, et par quel dieu ?

MAEANDER

On voit jusqu'à Lemnos, au nord ; et cette trace
Bleue au ras de la mer, c'est là côte de Thrace.

ANCAEUS

Lemnos ! — C'était un soir qu'ensanglantait l'adieu
D'un jour de vents mauvais et d'ouragans et d'ombre :
Notre barque, lasse de la bataille sombre
Trois nuits sans jours livrée aux hasards de la houle,
Voguait, chanteuse et triomphante ; voguait, soûle
De sa victoire, au rythme clair des grandes rames,
Vers une île surgie en l'occident de flammes
Et comme un havre offert incurvant ses deux bras.

Mais le peuple venu vers les sables en troupes
Semblait hostilement armé ; nous étions las ;
Et nous voyions briller des glaives et des croupes
Et le bruit des clameurs arrivait sur le vent.

Alors le blond Jason, haut debout à l'avant,
Fit signe, et nous cessions, un temps, le bruit des rames :
— C'était un peuple échevelé de blondes femmes ; —
Elles, appréhendant le choc, tenaient conseil,
Groupe ébloui, debout en l'occident vermeil.

Mais la reine, voyant la Tête à notre proue,
— Reine d'un peuple fou de longues chastetés,
Rieuse, et pâle de la soif des longs étés, —
Changeant d'arme, et plus forte ainsi, tendit la joue.

Hercule seul, assis à la poupe, immobile
Garda l'Argo sur l'ancre en l'ombre d'un rocher,
Disant : J'ai ma pelure d'or pour m'y coucher ;
Dédaigneux — lui qui meurt pour quelqu'amour sénile —
Et par lui nous quittions le lit des blondes femmes :
En l'ombre d'une nuit nous reprîmes nos rames.

Cette île était Lemos, et la reine, Hypsipyle ;
Père, il y a longtemps de tout cela.

MAEANDER

Mes rides
Sont plus vieilles que ta barbe — Je connais l'île,
Fils, et la reine est morte esclave de mort vile.

Un silence — le soleil bas sur l'horizon apparaît double

ANCAEUS

Vois donc, le double disque et les deux fruits splendides
Comme la pomme d'or ravie aux Hespérides.....

Puis le vent nous poussa par delà Samothrace
Et l'Hellespont — Argo jetant un souvenir
A tout écueil — :
Idmon, fils d'Apollon, — sans yeux
Dans l'ombre, lui qui voyait clair dans l'Avenir —,
Tua son frère Cyzicos, né de la race
Mysienne, en un combat nocturne; — car les dieux
Au gré de leurs hasards emmêlaient nos batailles;
Nous lui fîmes de magnifiques funérailles.

Le soleil disparaît sous l'horizon

MAEANDER

Tu parles; et, là bas, où l'horizon s'estompe,
Le voile de la nuit émerge au ras des flots
Immense d'éploîment, fatal....

ANCAEUS

Comme un héros
Mourant, l'Occident saigne....

MAEANDER

Ecoute; c'est la trompe :
Triton au ras des lames sonne un air de pâtre
Et la mer moutonnante accourt.

La lune émerge des cimes du Tauros, et monte

Salut ! albâtre
Souveraine, la Chaste !....

ANCAEUS

Aux côtes de Mysie,
Nous abandonnions, au soir d'un autre jour,
Hercule, qui vengeait Hylas, son fol amour;
— Nous discutions la nuit de la route choisie ; —
Aux Mariandynins, mourut Idmon, le Sage,
De la blessure d'un ragôt ;

Un soir d'orage,

Tiphos, le timonier que nul péril n'effare,
Fut saisi par la mer ; — alors, je pris la barre.

D'autres moururent....

MAEANDER

Les feux sont morts du couchant,
Et la lune — vois donc — indolente, se barre
D'un long nuage noir.

Une pause; tous deux songent

ANCAEUS

Par un tel soir d'argent,
Devers la pleine mer, et des rives de Crète,
Nous retournions, porteurs de la vaine conquête
Pour qui sont morts de mort si vaine tous ceux-là ;
Un nuage, sorti de l'horizon, voila
La lune ; nous voguions las d'affres anciennes ;
Mais Apollon Aigletès, dieu sauveur et guide,
Comme autrefois aux rives de la Propontide,
Debout sur la hauteur des roches mélantiennes
De son trait enflammé montra l'île d'Anaphe.

Cependant la lune plonge, pour reparaître, à intervalles rapprochés sous la bande floconnante des nuages ; des épars bleutent par moments l'étendue

Jason saisit le roc du revers de sa gaffe ;
Nous jetons l'ancre ; un cri de joie immense échappe
A notre angoisse — ce fut la dernière étape :

Et pour avoir heurté sa proue à toutes côtes
L'Argo prestigieux aborda rames hautes ;
Mais nous, les survivants de sa longue victoire,
Nous ne rapportions au port que notre gloire
Imbécile, et d'avoir été les Argonautes ! —
Castor, Idas, Pollux, les deux fils de Teucer,
Et Théseus et Lynceus — eux qui prirent la mer
Joyeux de l'aventure absurde de la vie...
Je crois demeurer seul à la barre — dévie,
Navire, et fends la mer de ta massive corne ;
Tes rameurs ? ils sont morts : la Gloire est assouvie ;

Et le bûcher d'Hercule a noirci le ciel morne.

MAEANDER

Notre fille dont cette nuit t'ouvre la couche
Est tienne, et ce vignoble est tien, et notre amour;
O plus heureux que tous ceux-là, le sort farouche
T'aimait seul, puisque seul tu vois le soir du jour.

Le ciel se rassérène ; au loin s'entend un chant de femmes

C'est le chant de ses femmes : l'épouse s'apprête.

ANCAEUS

Père, la nuit est douce et mon âme est quiète ;
Mon cœur est plein de joie, et mon rêve est de vivre
En l'amour de ta fille, jusqu'en la vieillesse
Patiente et qui sourit à des fils ; — Que je livre
Mon cœur à sa douceur, mon âme à ta sagesse. —

Je crus en d'autres soirs, longs regrets sans parole,
Et sous la grise pluie et dans l'automne folle,
Qui chante comme un chant de joyeuse épouvante,
Trouver l'oubli sans rêve et sans palliatif,
Alors qu'une heure, interrompant son vol hâtif,

Semblait dire, endormant l'éternelle tourmente :
« Que ton passé s'efface et que ton cœur te mente
« Et que l'espoir d'après n'ait plus rien qui te tente. »

Puis, ce fut en ma vie une aurore nouvelle ;
Et par toi, Père, et par ta fille j'ai connu
D'autres espoirs vivants en mon être : — par elle,
Je crois en l'avenir propice et suis venu
Chercher pour ma maison déserte et mon lit vide
La Maîtresse et la Reine, — en toi, je trouve un guide.

MAEANDER

Roi de Samos, ma fille en ta maison déserte,
Belle, rayonnera comme un soleil de joie ;
Et le vieux Maeander que sa vieillesse ploie
A vu quatre-vingts fois jaunir la vigne verte
Et son conseil est d'or et vaut que l'on y croie.

A nouveau, un chant de femmes, dans le lointain

C'est le chœur de ses femmes : l'épousée est prête.

ANCAEUS

Père leur chant est doux dans cette nuit muette.

CHŒUR DE FEMMES *au loin*

Les fileuses de lin ont jeté leur quenouille,
O douce fille, ô fille blonde,
De la laine agneline revêts la dépouille,
O blonde fille, ô fille douce !
Pour la fête pubère te voilà parée,
O douce fille, ô fille blonde,
De l'or des fleuves, des pourpres de la marée,
O blonde fille, ô fille douce !

(*S'approchant.*)

Pour que l'époux t'admire en tes belles parures,
O fiancée, ô blonde reine,
Nous t'entourons de nos lampes aux flammes pures,
O blonde reine, ô fiancée !
Ta joie est notre joie et ta beauté qui brille,
O fiancée, ô blonde reine,
Illumine à l'entour la nuit, ô jeune fille,
O blonde reine, o fiancée !

MAEANDER

Samia vient ; vois : chaque femme porte une lampe.

ANCAEUS

Ta fille, Père, est douce à voir en ce décor.

L'épousée apparaît au milien de son cortège

SAMIA

Père, voici que mes femmes ont tissé l'or,
De leurs mains habiles, avec le lin qu'on trempe
Vers Tyr, en un tissu qui m'éblouit les yeux,
Tombant en plis chanteurs devant mes pieds...

MAEANDER

Ma blonde
Samia, voici le maître auguste, à qui les dieux
Donnent ton corps de vierge, et pour qui coule l'onde
De ta chevelure, et par qui monte à ta joue
Le flot du jeune sang pudique...

ANCAEUS

Souffre, Père,
Qu'elle soit telle, et que mon amour lui réponde.
Samia, que, pour ta naïveté, je révère,
Admire ta tunique où la lumière joue
Aux ondulations de ton flanc chaste : enfant,
Tu ne serais pas femme avec une autre joie
Que celle qu'une étoffe en plis rieurs déploie ;

Et certes, je ne serai l'époux qui défend
D'être belle au souhait de ses vœux empressés.

Tu veux qu'en sa splendeur ta tunique reflète
Les beautés qu'elle voile et soit digne interprête
Des lignes ; — et pourtant, avec ses fils tressés
De laine et d'or, et malgré ses reflets d'étoile,
La robe qui te ceint est un indigne voile :
Car tous les ors des fleuves nés du mont Tauros
Et toutes les pourpres de la grève de Tyr
Ne valent pas la blonde auréole d'éros
Nimbant ce front que mes paroles font rougir,

Et, si tu veux le manteau d'or de souveraine,
Epands ta chevelure royale, et sois Reine.

SAMIA

Doux maître, vous riez de ma parure ?

ANCAEUS

O chère
Enfant, pour exalter tes lourds cheveux d'or roux
Et le prestige de tes boucles triomphales,
Peut-être suis-je injuste à des splendeurs rivales.

SAMIA *(faisant signe à Lemnia)*

Eh bien, par vanité de blonde et pour vous plaire
Que s'épande à lourds flots ma chevelure claire,
Ainsi, de mon épaule, et jusqu'à mes genoux.

LEMNIA

C'est maintenant ce rayon-là qui nous éclaire !

ANCAEUS

Donne ta main, Samia.

(Se tournant vers Maeander.)

Notre père, dis-nous
S'il est, hors de s'aimer toujours, d'autres devoirs.

MAEANDER

Ma fille, et toi, mon fils, voici le soir des soirs ;
Je ne veux pas heurter de paroles austères
La joie où vos deux cœurs s'unissent ; je ne veux
Que nouer à jamais devant les dieux, nos Pères,
Le lien infrangible et qui fait un de deux.

Il unit leurs mains

La nuit tombe et notre chœur tarde; par les vignes
Allons à sa rencontre, et sur les bords du fleuve,
Suivant la rive jusqu'au gué.

SAMIA

Un pâtre abreuve
Sans doute nos troupeaux dans le soir — et mes cygnes
Nous feront bon accueil.

Ils descendent vers le fleuve — Les femmes vont devant

Aux bords du Méandre, par un clair de lune

MAEANDER

Ce Marsyas et ses chœurs
Se seront attardés parmi des vendangeurs,
A boire le salaire enivrant de quelqu'ode.

ANCAEUS

Ou bien à bafouer un malheureux rapsode
Errant, au crépuscule, une lyre à l'épaule ;
Car ces joueurs de flûte ont en haine la race
Des chanteurs d'hymnes qui nous viennent de la Thrace.

MAEANDER

Il prétendrait même, à le croire sur parole,
Qu'entre Apollon et lui la Victoire hésitante
Préférerait sa flûte à cette Lyre ; il tente
De provoquer le dieu vers une lutte folle.

Il monte une voix de lyre, dans la nuit ; tous écoutent

ANCAEUS

Quelle est cette musique douce?

MAEANDER

Quelqu'esclave
Sans doute de la Trace, et qui se croit Orphée,
Quelque chanteur qui fait métier de choryphée,
Venu vers notre fête exhiber ses talents
Aux agapes que j'offre demain aux passants :
— Glaneurs de toute joie et mauvais vendangeurs ; —
Mais l'usage est ainsi, fils, et tous les mangeurs
Auront place à ma table en l'honneur des époux :
Car le bonheur rayonne; et ne soyons jaloux
Que du respect qu'on doit aux mendiants songeurs.

ANCAEUS

Que rayonne notre bonheur éblouissant !

Maeander et le cortège prennent les devants

SAMIA

Ce chanteur est d'ici, Roi, s'il porte l'entrave
Promets que dès demain ta bonté l'en délivre,
Pour les contes rieurs que sa voix m'a fait lire :
Chaque soir j'écoutais ce lointain chant de lyre,

Assise au péristyle et rêvant au roi grave
Et doux dont je serais la femme, pour le suivre
Aux pays inconnus, — mon rêve était de vivre
Très loin, parmi des fleurs, auprès de mon roi brave...

La fin du prélude annonce un chant

Ecoutons : je voudrais connaître les paroles
Qui montent dans la nuit.
(*Avec un frisson.*) L'air est frais sous les saules.

VOIX LOINTAINE

... Eros que suit un chœur éphèbe
Parle d'amour aux âmes neuves ;
Mais les nuits d'étoiles sont veuves,
Et tout chemin mène à l'Erèbe ;
Il chante et l'amoureuse fête
Alterne en rythmiques louanges ;
Des pleurs y sembleraient étranges
Car la voix des morts est muette !...

La voix se tait — Ancaeus et Samia demeurent un instant immobiles

ANCAEUS

Ces paroles sont tristes, chère, — oublions-les ;
L'augure en est mauvais un soir de fiançailles
— Souvent on a pour moins différé des batailles ; —
— Mais nos cœurs, n'est-ce pas ? n'en seront pas troublés.

Ainsi chantait son maître, Orphée, au soir funèbre
Où mourut Eurydice : un lourd deuil enténèbre
Sa vie, et notre amour évoque son amour ;

— Mais notre joie est pleine et notre jour commence.

SAMIA

Oublions-les, si tu le veux...
Le soir est lourd...
Voici mon siège de gazon que j'ensemence
Chaque printemps — écoute : notre pas est sourd
Tant l'herbe est grasse.
Asseyons-nous ;
Je me sens lasse
D'avoir marché.
C'est là que mes cygnes gourmands
Viennent manger entre mes doigts — voici la place ;
Mais ils dorment sans doute
— Ou craignent les amants.

Ancaeus s'asseoit près d'elle

Regarde ; mon éros de marbre nous fait face.

ANCAEUS

Samia ta main tressaille dans ma main ; as-tu
Quelque crainte ?
La nuit est tiède et sur ta joue
L'air a la moiteur d'un baiser ; la brise joue
Parmi les mûriers nains un lent air ; la vertu
Des lis embaume et grise ;
Ainsi, crois en mon âme,
Samia ; te voici chaste et belle, et c'est la nuit
D'amour première ; vois : sous la lune qui luit
Le fleuve tressaillit, et mon cœur te réclame.

SAMIA

Et pensas-tu jamais quelle serait ta femme ?

ANCAEUS

J'ai rêvé de la voir errante en un matin
De mai, parmi des fleurs, rieuse ; et son doux rire
Emerveillait les saules gris et l'eau qui mire
Les bleus de l'ombre avec un reflet argentin

De gai soleil où vont des rondes d'éphémères;
Une brume estompait sa tunique et les plis
Où s'amoncelle la cueille odorante : lis
Tachetés de la rive et fleurs d'absinthe amères
Et le doux chèvre-feuille; — elle n'avait souci
Des ronces, se blessant aux épines des roses;
Et comme elle marchait, après de lentes pauses,
Tressant des fleurs, je la crus suivre jusqu'ici
Où, rougissante, avec des airs de criminelle,
Craintive d'un regard, fût-il même le sien,
Elle enlaçait ce bel éros du gai lien
De ses fleurs...
Et ta lèvre, enfant, qu'implorait-elle?

SAMIA (*d'une voix de rêve.*)

Toi!...
Mais ne parle pas de ta voix qui rassemble
Mon rêve éparpillé — rêvons le rêve ensemble :
La nuit est douce, ô mon doux maître, et sa clarté
Confuse est un mystère où vague en liberté
Ma vaine lassitude;
Et toi, laisse ton âme
Silencieuse auprès de mon amour de femme

S'éprendre de la joie éparse ;
— Vois ; la nuit
Joyeuse mène à nous l'espoir que l'on poursuit ;
Et l'ombre autour de nous palpite d'amour vague...

D'un geste elle montre l'horizon

Et ce nuage s'incurve comme une vague
Enorme, déferlante, et qu'eût figée un vent
D'hiver...
La douce nuit que l'on passe en rêvant...

Un long silence, et, à nouveau le chant de lyre

Ecoute !...

VOIX LOINTAINE

Eros que suit un chœur éphèbe
Parle d'amour aux âmes neuves....

Encor le chant du poète de Thrace,
Que cette voix est triste et douce par l'espace...

VOIX LOINTAINE

..... Mais les nuits d'étoiles sont veuves
Et tout chemin mène à l'Erèbe !

ANCAEUS

Ce chant est monotone ainsi qu'un air de chasse ;

(Puis, sortant de son rêve.)

Demain je châtierai ce chanteur ; car, ce soir
L'esclave doit être gai, fût-ce par devoir.

SAMIA

Ta joie est donc cruelle en ce soir nuptial ?
Que t'importe, ô mon roi, ce chant crépusculaire ?
Notre amour craint-il donc ce regret labial ?

CHŒUR DES FEMMES

Sur la rive proche

Oé — ôé — ôé — ôé — ô ô ô é

D'autres voix leur répondent comme un écho qui va se perdre dans le Tauros :

Oé — ôé — ôé — ôé — ô ô ô é

SAMIA

Mais, vois ! C'est le reflet des torches, tout là-bas !

La cadence des voix d'hommes s'accentue en se rapprochant

Ils chantent en marchant, leurs voix rythmant leurs pas ;

Tous deux écoutent

Et, vers le gué, l'ombre des grands chênes s'éclaire
De lueurs fauves ;

Les voix se taisent tout à coup

Ecoute !.....
L'écho renvoie
Jusqu'à nous le refrain de leur chanson de joie ;

(Se tournant rieuse vers Ancaeus.)

Cela compense-t-il le triste refrain Thrace ?
L'augure était mauvais et celui-ci l'efface ;
Allons rejoindre notre père et le cortège !

ANCAEUS, *souriant.*

A t'écouter Samia, toujours mon cœur s'allège

De quelque trouble et tu guéris de tout souci,
Allons vers eux ; mais qu'étais-tu rêveuse ainsi ?

SAMIA

Le soir est lourd et ce doux chant si triste... mais
Vois : je te suis en souriant vers le bonheur.

Entre Maeander, qui les cherche

SAMIA

Père, le vol des noirs nuages clair-semés
Voilait et dévoilait la lune, et j'avais peur
Que le festin n'en fût troublé ; mais revoici
L'Etoile familière, et nos ombres, compagnes
Des belles nuits.

(Aux femmes qui arrivent en groupes.)

Femmes, chantez : Marsyas arrive ;
Car vos chœurs alternant de l'une à l'autre rive
Et heurtés aux échos dormeurs de nos montagnes
Ont donné le signal aux pâtres des sommets :
Voyez ! leurs feux joyeux scintillent dans la nuit !

(A Ancaeus.)

O cher époux, voici que ta reine te suit
Vers la joie inconnue et que tu lui promets.

Marsyas entre à la tête de sa troupe de satyres, qui portent des torches

MARSYAS

Salut, roi, nous errions par un mauvais chemin
— Car souvent quand on chante on se trompe de route —
Nous avons couru comme une armée en déroute
Et nous voici.....

MAEANDER

Remets ton histoire à demain,
Marsyas, la fête tarde, et l'écho vous écoute.

Mon fils, ma fille, marchez la main dans la main.

Tout le cortège remonte par le vignoble; les femmes vont devant: elles ont éteint leurs lampes et chantent, porteuses de myrtes; les lueurs fauves de la robe de Samia, la pourpre foncée de la chlamyde de l'époux s'éclairent de la flamme des torches qu'agite autour d'eux le chœur des satyres dont le chant alterne avec celui des femmes

CHŒUR DES FEMMES

Nous menons l'épousée aux agapes sacrées.

CHŒUR DES SATYRES

Pour la nuit nuptiale,
Hymen, donne à son corps
La vaillance des braves.

CHŒUR DES FEMMES

Elle éblouit la nuit de ses blancheurs nacrées.

CHŒUR DES SATYRES

Pour la nuit nuptiale,
Hymen, donne à son cœur
La douceur des esclaves.

CHŒUR DES FEMMES

Elle tendra la coupe à l'époux de son âme.

CHŒUR DES SATYRES

Pour cette nuit qui vient
Donne, Hymen, Hyménée,
Au plus fort la plus sage.

CHŒUR DES FEMMES

L'époux boive la coupe et l'épouse soit femme.

CHŒUR DES SATYRES

Pour les nuits à venir
Donne, Hymen, Hyménée,
Un suave présage.

LE FESTIN

Les convives ont pris place sur des bancs de gazon — les satyres, à l'entour, ont fiché leurs torches en terre — les chœurs groupés, dans l'ombre, attendent

MAEANDER

Vous qui, chaque année, alors que la sève tend
La peau des grappes, m'êtes venus en chantant
Au son clair de la flûte double — ivres d'avance
Du salaire des vendangeurs que verse, au soir
Où la dernière cueille a rempli le pressoir,
La main de mes femmes — ; cette fois, je devance
Ma justice de maître, et vous donne de boire
Et de chanter avant les labeurs de la cueille,
Satyres, et mon heur paternel vous accueille
Au festin pour fêter ce jour et notre gloire
D'être père à nouveau — (*montrant Ancaeus*)
Car il me naît un fils.

ANCAEUS

Car Poseïdôn — mon père (autant que ce doux nom
Convient à l'amoureux fortuit d'Astypalée) —
Ne sera pas jaloux que je vous nomme mon
Père — d'autant moins qu'il a bien d'autres soucis, —
Et ce vieux vin vaut mieux que sa liqueur salée,

Roi Maeander !
Votre fille a de noirs sourcils.

Donc, pour moi, femmes, évoquez la joie enclose
En la chevelure de ma reine nouvelle,
Le sang rouge de la grappe et la chair des lis ;

Car, Reine de Samos, Samia, vous êtes telle,
Et, pudique Samia, ma Reine, tu es rose.

Des servantes vont et viennent ; les chœurs alternant, à longs intervalles, chantent et se désaltèrent, tour à tour

DEMI-CHŒUR DES SATYRES

L'automne appelle ici tes satyres fidèles
Traire la grappe pleine aux toxiques mamelles.

SAMIA, (*à Ancaeus.*)

Ce retard de nos chœurs tourne toutes les têtes :
Car nos femmes avaient, se trouvant trop tôt prêtes,
Modéré leurs feux clairs, et, maintenant, distraites,
Ont honte de leurs mets...

ANCAEUS

On n'impute en défaites
Que les combats perdus par leur faute, aux soldats.

DEMI-CHŒUR DES FEMMES

Le jeune vin déborde aux lèvres de l'amphore ;
Samia, tes rouges lèvres, quel vin les colore ?

MAEANDER (*riant.*)

On t'interroge, fille ?

ANCAEUS

Dis que tu gardas
A ta lèvre trempée en la coupe d'Hébé
La trace de ce vin dont boit toute déesse.

SAMIA

Si l'on en but le vin on t'en laissa l'ivresse.

DEMI-CHŒUR DES SATYRES

Six mois s'est alourdi sur toi le soleil mâle,
Terre, et te voici mère auguste et triomphale.

SAMIA (*rêveuse.*)

Diane est éblouissante !
De son arc bombé
Sait-on quel trait échappe, et quel but elle vise ?

MAEANDER

On dirait qu'elle épie un sanglier qui brise
Et dévaste sous bois, au faîte du Tauros.

ANCAEUS (*souriant*)

Elle prête son arc, la nuit, au fol Eros.

DEMI-CHŒUR DES FEMMES

Suce la joie aux lèvres de l'Amphore neuve;
Le vin jeune déborde et veut qu'on s'en abreuve.

MAEANDER

Ecoute ! — et goûte-moi ce vieux vin que la peau
Résineuse de l'outre a parfumé.

ANCAEUS

Vraiment,
Ta vigne, Maeander, est bien digne des soins
Dont tu l'entoures — vigneron ! — et je me joins
A toi pour l'éloge de ce vin;
Mais l'amant
Voudrait boire au cratère où goutte un vin nouveau
Et qui doit consacrer ses droits joyeusement.

DEMI-CHŒUR DES SATYRES

Mère, nous avons soif du lait de ta poitrine ;
Car la fleur de ton sein qui s'enfle est purpurine.

SAMIA

Quelle nuit tiède !
(*Bas à Ancaeus.*) Roi, pardonne à Maeander :
Son vignoble est pour lui plus cher que son repos.

ANCAEUS

Tu l'excuses, chère Samia, hors de propos,
Car le vin de cette outre est généreux et clair.

DEMI-CHŒUR DES FEMMES

Samia, ton sein peureux et blanc qui se dérobe
Enflera des rondeurs plus blanches que ta robe.

MAEANDER

C'est la dixième année — à l'automne qui vient —
Que l'amphore est scellée en ma cave ; il convient
D'en déguster le fin bouquet ce soir de noces.

ANCAEUS

Père, les vrais bons vins ne sont jamais précoces :
J'en connais un que vous gardez depuis vingt ans
Dont le bouquet est plus suave qu'un printemps
De roses....

SAMIA

Je croyais les héros plus féroces

DEMI-CHŒUR DES SATYRES

Que jaillisse au pressoir sous le poids de nos danses
La source ensanglantée aux saintes abondances.

MAEANDER

Ils disent assez bien leur chanson du pressoir.

ANCAEUS (*bas à Samia.*)

Samia, trouves-tu pas ces strophes bien banales?
J'écoute à contre cœur ces vaines bacchanales
Et j'ai d'autres pensers l'âme pleine, ce soir.

DEMI-CHŒUR DES FEMMES

L'amour rougit le front comme le vin les lèvres;
Car l'amour et le vin grisent des mêmes fièvres.

Ancaeus exaspéré les interrompt

ANCAEUS

Et moi je veux dire ma joie, ô chœurs futiles,
Et qui ne savez pas que s'éveille en ce soir

Lourd de l'exhalaison des fleurs et des fruits mûrs
Une âme émerveillée encor d'un songe noir
Et qui s'étonne, avec des craintes puériles
D'un leurre, qu'elle soit maîtresse de fruits sûrs ;

Mon âme est pleine encor des horreurs de la nuit :
Ma main s'était crispée à la barre fatale ;
Toute aurore saignait de pourpre occidentale
— Car le jour est mauvais que l'ombre atroce suit ; —

Mais tout cela ma gloire et tout cela ma honte
Et tout cela ma ténébreuse solitude
S'efface, et te voici, royale d'atittude,
O Samia, pour que vers ta virginité monte
Le vœu de mon âme nouvelle ; et pour que chante
En mon cœur sans écho l'hymne de ton été ;
Que sur le roc passif de ma rêveuse attente
Passe en bouillons la houle d'une volonté !

Car tu m'es apparue au déclin des vains rêves,
Belle de ton amour aurorale, et divine :
Ma lèvre s'est rouverte à la brise marine
Et je me suis grisé de la senteur des sèves
Et j'ai su que, par toi qui portes l'auréole

Et dont le pas léger ne courbe pas les herbes
Fragiles, ô Samia, mon âme longtemps folle
Et qui dormait sans rêve au bord du faux chemin
Marcherait vers le but, ignoré des superbes.

C'est en un soir d'avril que je te pris la main.
Donc, au soir solennel qui me donne ton être,
Dis-moi, devant ceux-ci, ton père et ta maison,
Que tu veux être mienne.

SAMIA

Etre tienne, ô doux maître,
Comme la terre fête, à l'aube, son soleil !

MAEANDER

Samia, ce chaste aveu dont ton front est vermeil
T'a faite son épouse et toi, qui fus ma fille,
Et ton vouloir soumis à mes vœux seront siens
Avec ton corps de vierge et ton cœur ;

Il lève la tête et regarde, un instant, le croissant de la lune — silencieux

La Faucille,
Là-Haut, qui s'incurve, est aux mains du Moissonneur

Qui vient vers la moisson que quelqu'autre a semée;

Et parmi le gai chant de nos musiciens
Un autre doit lier mes blés étésiens;
Et mon automne est nu de la moisson aimée;

Donc, va vers ce doux maître ainsi que veut la vie,
Et, restant seul avec ton cher rire enfantin,
Je te regarde aller, sans lui porter envie :
Comme la vieille nuit regarde le matin,
Sachant que son aurore épanouit les roses.

Mais, ne t'attriste pas de paroles moroses;
Je suis joyeux de votre joie, ô fille, ô fils;
Et, vous voyant ainsi dans l'ombre nuptiale,
Ma vieillesse retourne à l'heure triomphale
Qui te fit belle pour l'époux, toi qui naquis
De mon amour premier et de sa pudeur chaste
En cette nuit — la Nôtre ! — et, propice ou néfaste.
La lune à vos pieds met l'ombre de notre amour.

Si j'eus ce fou regret d'avoir vécu mon jour,
Te voyant emportée aux bras du beau jeune homme,
— Toi l'unique survie éclose de la Morte, —
Je souris mon adieu vers celle qu'on emporte

Et j'applaudis au choix que fait le beau jeune homme.

Pour la libation et pour le rite antique
Tends le cratère, fille — et toi, dont le royaume
S'enrichit du trésor de ma vieille maison,
Trop hâtif moissonneur de ma jeune moisson,
Roi de Samos, pressant la grappe symbolique,
Exprime des deux mains le vin jutant des doigts ;
Et toi, Samia, trempe ta lèvre et tends la coupe
A l'époux qui s'impatiente — car tu dois
Céder à son vouloir : —

Harmonieux, en groupe
Aux gestes eurythmés selon l'antique rite
Des aïeux, couple jeune et fort et qui mérite
Le prestige sacré de procréer la vie,
Marchez :
La route est là que nous avons suivie
Nous, dont surgit en vous le radieux désir ;
Vers le but inconnu du fatal avenir
Qui titube aux hasards des folles destinées
Suivez, main dans la main, le lent cours des années,
Prudents et doux, sachant que tout pas est fatal
Et qu'on ne refait pas le chemin matinal ;

Souriez, car pour tous, pubère ou décrépite,
La joie au gré des cœurs goutte en rosée aux branches ;
Et le soleil, par qui tout sang se précipite,
Dore au déclin du jour les chevelures blanches;
Et la vieillesse est d'être seul au crépuscule!
Buvez au vin nouveau l'amour qui ne meurt pas
Et, jusqu'en l'avenir élargi qui recule,
Marchez pieusement tous deux du même pas
Eternisant l'aveu de cette heure crédule.

ANCAEUS

Si ma gloire a saigné sur des plages lointaines,
Cette vie est vécue, et ce nom est mauvais,
Ici, mon cœur s'épure au clair chant des fontaines
Où les caillots de sang à mes mains sont lavés ;
Je suis vierge d'amour et jeune de ma joie
Et naïf, et ma main est digne d'exprimer
Le jus premier des grappes jeunes sous qui ploie
L'orgueil de ton vignoble.

(A Samia.)

Est-on digne d'aimer
Samia ?

MAEANDER (*aux chœurs.*)

Chantez, chœurs, et que l'hymne s'éploie :

(*Se tournant vers le groupe.*)

Car pour un chant joyeux de rapt et de conquêtes
Irriteurs des désirs de vos chairs inquiètes
N'oublions pas les Dieux pères, jaloux des fêtes
Humaines, et songeons a l'hymne, appréhendant
La formidable haine éclose d'un oubli.

MARSYAS (*en un état de demi-ébriété.*)

Est-ce l'hymne du dieu dont je suis descendant
Et par qui, vendangeurs, bouillonne et rougit l'auge
Des pressoirs ? Ou du dieu qui court de lit en lit...

Un orphique, en robe blanche aux longs plis, lui saisit le bras et le repousse.

LE JOUEUR DE LYRE

Roi Maeander, l'offense est grave, si l'Eloge
S'accompagne du son des flûtes sacrilèges :
Qu'elles rythment le pas des frivoles cortèges
De satyres prôneurs de l'humaine vendange,
C'est bien ; — mais, pour les dieux défiés par ceux-ci,
Leur double jeu serait une étrange louange ;

Donc, souffrez qu'une lyre au lent rythme adouci
Sonne l'hymne agréable à ceux que nul n'outrage
Impunément.

MAEANDER

Joueur de lyre, le vœu sage
De ton conseil est tel que l'honneur te revient
De dire au nom de tous l'Eloge qui convient —
Et plaise aux dieux cette louange rituelle !

MARSYAS

Et nous nous tairons donc pour que cet agneau bêle ?
Quoi ! Souffrir en silence un grêle son de cordes ?...

MAEANDER

Tais-toi ! ne trouble pas la fête de discordes
Sottes — vous rythmerez les mouvements du rite ;

(*Au joueur de lyre.*)

Entonne l'hymne saint — car voici qu'il est tard.

ANCAEUS, (*se retournant.*)

Père, qu'avons nous fait pour subir ce hasard ?
La nuit s'avance et l'occident est insolite.

Les groupes se forment

LE JOUEUR DE LYRE

De la terre vers Eux
Monte l'hymne prestigieux des voix sacrées,
De la Nuit et du Jour et des deux Crépuscules ;
De la terre vers Eux
Des soirs de marbre et des aubes nacrées
Monte le chœur perpétuel des voix nulles,
Des êtres sans nom et des âmes exécrées,
En servile éloge, vers Eux !
Vers Eux,
Les Forts et les Grands et les Sages,
Dieux des forces dont geint l'orbe de vie esclave,
Vers Eux,
Gardiens impénétrés des sorts mauvais et traîtres,
Dispensateurs du vivre au geste grave,
Monte d'ici le vœu d'hommes justes et forts
Pour que ne sortent de leurs mains les mauvais sorts
Et qu'ils écartent de nos pas les vaines morts !

En un van que tient un esclave, l'époux, debout près de l'épouse, choisit la grappe et l'élève, se tournant vers les chœurs, d'un geste lent ; cependant que chantent ceux-ci

CHŒUR DES FEMMES

Choisis celle
D'où ruisselle

— Pourpre chaude
Pour ta lèvre
Qui s'enfièvre
De la sienne —
Le vin qui fera luire en ses yeux d'émeraude
Le feu qui livre au dieu Celle que tu veux tienne.

CHŒUR DES SATYRES

L'eau des cieux et des fleuves
Le soleil et la brise
Ont distillé pour toi ce Vin de ta prêtrise,
Roi, pour qu'au soir inébrié tu t'en abreuves.

Une pause

LE JOUEUR DE LYRE

Sainte est l'heure tremblante où se donne à qui l'aime
La vierge impolluée au corps nitide et beau!
Toi, sous ta robe d'or et sous ton diadème
De marjolaine, et dont la chevelure embaume,
Hymen qui souris et porte le flambeau
Sur la vierge nubile répands ton arome.

TOUS

Io Hymen, Hymenaee io,
Io Hymen, Hymenaee!

LE JOUEUR DE LYRE

Et toi qui Joins au Joug les chairs prédestinées,
Hera, toi qui Consacres l'amour aux années;
Nuptiale, conduis leurs chastes destinées;
Toi, l'Agile Marcheuse et qui Veilles la nuit,
Tu sais lier l'amour et rien ne désunit
Les époux oublieux des heures pardonnées.

L'époux entre ses mains jointes, épreint la grappe dont le jus sanglant goutte au cratère que tend l'épouse

CHŒUR DES FEMMES

O, ton sang coule!
Ton âme est soûle,
Ton être exulte!
Et ton sang pleure :
C'est la folle heure
De terreur prude;
C'est l'hommage suprême et la suprême insulte,
Et c'est le don de joie où la douleur prélude!

CHŒUR DES SATYRES

Saignent tes grappes, Roi, pour tes agapes!
Ton sang ruisselle et soit un vin pour elle!
Et chante dans ta chair le chœur des vieux priapes;
La vie éperdument ce soir se renouvelle!

Une pause

LE JOUEUR DE LYRE

Tourterelles, hirondelles, passereaux,
Les cygnes, les myrtes et les roses;
Aphrodite qui sur les blonds sables te poses,
Et dont la chevelure flotte sur les eaux,
Surgis éblouissante et nue et virginale
Dans l'aurorale
Pudeur de tes chairs roses;
Voici Samia la blonde, orgueil de Maeander
Et ta sœur par la beauté, fille de la mer :

Prête-lui ta couronne et ta belle ceinture,
Les anneaux d'orichalque et d'or à ses oreilles,
Enrichis-la de tes affolantes merveilles
Car son époux est Roi, de race et de stature;

Et que le fol Eros de ses flèches fleuries
Qui font goutter le sang des cœurs en pierreries
S'arme et veille, ce soir de la vendange mure!

L'épouse va porter la coupe à ses lèvres pour la tendre à l'époux, quand une soudaine clameur monte du vignoble

UN ESCLAVE, (*accourant.*)

Un sanglier des monts ravage la vendange,
Et les pâtres ont fui — car il est monstrueux...

MAEANDER

Désastre !

ANCAEUS

Maeander, le sort malencontreux
Interrompt notre fête — allons ! — que je te venge,
Père; mais, en retour, sèche des mains tes yeux.

(A Samia qui se pend à son bras.)

Je cours et je reviens — cette chasse impromptue
M'amuse : je trouve la bête ; je la tue ;
Et je t'en porte la dépouille.

SAMIA

... Mais... doux maître !...

ANCAEUS, (*qui ceint son épée.*)

Ne me commande rien, je devrais me soumettre :

(montrant Maeander.)

Ton père se désole.

MAEANDER

Fils, délivre-moi
De ce dévastateur... ma vendange!...

ANCAEUS

L'émoi
Est sans raison; ta vigne est sauve.

SAMIA (*la main étendue.*)

Il pleut!

ANCAEUS (*s'enveloppant de sa chlamyde.*)

Qu'importe!
(*Aux satyres*)
Allons, Marsyas, et vous, les vendangeurs, main forte!

A la tête des Satyres qui ont saisi leurs torches, Ancaeus descend joyeusement vers la plaine; les femmes, à la suite de Maeander, se sont portées au plus avant de la terrasse. Samia reste seule avec sa nourrice—De grosses gouttes, prémisses d'une averse, se vaporisent en sifflant dans la flamme de l'unique torche restée fichée en terre

SAMIA (*comme frappée d'inertie.*)

Il pleut!...
La nuit est noire et la lune est voilée

— Comme on voile de noir la pâleur d'une morte —
Qui donc parlait tantôt de la voute étoilée ?...

(Retrouvant mot par mot, elle chante bas:)
Eros... que suit... un chœur éphèbe...
Parle d'amour... aux âme neuves..
Mais les nuits d'étoiles sont veuves...

Le bruit de la chasse se perd au loin

LEMNIA (*la prenant par la main*).

Rentrons; l'averse est là! Reine, tu te souviens
Qu'il faut t'oindre et t'orner — et l'heure fuit...

SAMIA (*retirant sa main.*)

Je viens!

(Chantant bas.)

Et tout chemin... mène à l'Erèbe...

La lueur des torches s'éteint, pour elle, au tournan t d'un sentier

LA CHAMBRE NUPTIALE

Au fond, par delà le péristyle, le regard se perd dans la nuit

SAMIA (*seule.*)

Lemnie est maintenant lente comme une aïeule...
Qu'est-il parti ? —
Car j'avais hâte d'être seule
Avec lui — cette chasse est importune, après
Ce rite interminable, leurs chants, leurs apprêts
Et leurs chœurs et l'intrusion de tous ces yeux.

LEMNIA (*entrant.*)

Je suis à toi ; Samia, petite fiancée
D'hier, l'épouse et la reine, ce soir, d'un roi preux.

J'ai dissipé les chœurs ; tout dort au gynécée.

SAMIA

Te voilà ? je croyais qu'une heure était passée...

LEMNIA

Sieds-toi, maîtresse ; et permets que je noue en tresses
Ta chevelure éparse, afin que ton époux
Te trouve prête à l'étreinte permise ;
Vous
Etiez si beaux à voir dans les poses du rite !

Sa voix t'enveloppait de subtiles caresses
Sans doute : car la pudeur rose qui t'abrite,
Petite reine, a fait sourire tous les tiens.

SAMIA

Peu m'importe, vraiment, le ton des entretiens
Que l'on chuchote : un peu de vin fait bien des fous;

Tu serres trop ma tresse!

Une pause — Le peigne court dans la chevelure de Samia

LEMNIA

Il est beau, ton époux,
Petite reine, et digne de Samia la blonde;
Et c'est un grand Héros renommé par le monde;
On le dit fort comme Hercule.

SAMIA

Ce sanglier
Sort bien mal à propos de ses bois;
les esclaves
Auraient pu le chasser — s'il en était de braves! —;

Ont-ils peur de la mort? leur vie est donc bien douce ?
Je veux qu'elle leur soit moins gaie !..

LEMNIA

On se courrouce
Pour de moindres forfaits; l'on mettrait au collier
De moins coupables — ;
Mais, le Hasard, leur complice,
A fait le crime en envoyant ce sanglier ;
Calme-toi, ma Samia : l'Epoux, à son de trompe,
Viendra portant la hure, effroyable trophée,
Jusques aux petits pieds dont cette peau de lice
Subit l'impatience ;
et je serai trompée
Si tu n'en as grand peur.

SAMIA

Rien ne s'est fait, nourrice,
Suivant l'ordre, ce soir : leur Marsyas qui se trompe
De chemin et qui nous attarde jusqu'en l'ombre ;
Nos femmes qui devaient servir dès la pénombre
Restent oisives; puis, soudain, sont dépêchées,
Honteuses de servir les viandes desséchées
Et tous les mets trop cuits;

je sais qu'on fit honneur
Au vin ;

LEMNIA

L'époux jetait au loin les outres plates.

SAMIA

Je goûtais au vin jeune épicé d'aromates
Tombé des doigts de mon époux,
Quand la clameur
Monte, et la fête s'interrompt...

LEMNIA

Maeander pleure
Déjà sa vigne dévastée et la même heure
Qui lui prend son enfant et brise ses travaux ;

SAMIA

Puis le roi du festin oublieux de sa reine
Qui s'élance en riant vers des périls nouveaux !
Vraiment, est-il besoin d'être sa souveraine
Pour reste seule, ainsi...
Que fait mon père ?

LEMNIA

Il dort :
Le vieux vin aux vieillards est un suc de pavots ;

Et bien que, Maeander soit de verte vieillesse
Dans la lutte, ce soir, Bacchus fut le plus fort;

Samia fait un mouvement d'impatience

Sois tranquille, ma reine, je nouerai ta tresse.

SAMIA

Vraiment, mon doux seigneur pouvait laisser aux pâtres
Le soin d'abattre ce briseur de baliveaux;

C'est bien que pour se mesurer à des rivaux
Ou pour la gloire dont ils sont tous idolâtres
Ils chassent de concert des monstres; mais ce soir...

LEMNIA

Ton époux se devait au plus tendre devoir.

SAMIA

Qu'importait à mon père une récolte moindre?...

Une pause — On entend au dehors l'averse

Ecoute choir la pluie en cadence pressée :
Comme un chanteur se tait frappant des doigts l'écaille
De sa lyre...

LEMNIA

Ma reine, permets-moi de joindre
A sa sœur cette natte que voici tressée.

SAMIA (*que couronne l'enlacement de ses nattes d'or, se lève et va tendre la main, du péristyle.*)

L'air est calme et la pluie est tiède.

LEMNIA (*qui procède à divers apprêts, s'arrêtant.*)

Ton mari
Royal ne craint pas une averse, lui qui raille
Tous les mauvais destins où d'autres ont péri :
Aux îles Arétias — exploit dont seul il rit —
Alors que les Cinquante abordaient vers le soir,
Un nuage empenné s'essora sur leur tête,
Et, drû comme la pluie au fort d'une tempête,
Les étranges oiseaux dont le ciel était noir
Lancèrent aux Héros une averse mortelle
De plumes, dont la chute obscurcissait l'espace ;

Eux, surpris, s'abritaient au mieux du dôme creux
Des boucliers ainsi que d'une carapace,
Impuissants à braver cette embûche nouvelle;

Mais ton époux — sachant tous les oiseaux peureux
Du bruit — heurta ses armes claires; et, les siens
L'imitant, la nuée étrange s'envola :

Qu'aurait-il donc à craindre en cette averse là ?

SAMIA

Il est parti suivi de nos musiciens;
Ils seront essoufflés et ne pourront chanter
Le chœur qui doit clore la fête.

LEMNIA (*qui va et vient, avec un sourire.*)

— Et te vanter —

SAMIA (*qui s'est assise.*)

Mais, dis; comment sais-tu si bien toutes ces choses,
Nourrice? — parle-moi du Héros qui s'attarde
Au soir de notre amour à chasser sous la pluie;
— Il doit pourtant savoir comment Samia s'ennuie; —
Allège un peu le poids de ses instants moroses,
Et dis comment tu sais si bien toutes ces choses —

LEMNIA (*de bout près d'elle*)

Je suis fille des Iles et vieille et bavarde,
Petite reine, et les passants et les conteurs
Aveugles de la route, et les jeunes chanteurs
Qui vont de ville en ville, ont dit bien des merveilles
Depuis que tout enfant je tendis les oreilles :
Lorsque les matelots abordent sur la plage
Et que nous leur donnons l'eau fraîche des fontaines,
Ils nous narrent, le soir, des histoires lointaines ;
Je suis bavarde et ma mémoire, malgré l'âge,
Est bonne ; et puis : qui ne connaît les Argonautes ?

Samia s'est levée et regarde dans la nuit

SAMIA

Vraiment, il tarde trop —
Nourrice, tu radotes !

LEMNIA

Je pourrais te conter tous ces exploits fameux,
Mais je te vois impatiente et qui m'écoutes
A demi, soucieuse et chagrine de doutes

Nouveaux pour ton amour craintif, et qui t'émeus
Du moindre bruit monté de la vallée ;
Eloigne
Ces émois ; et, voulant châtier d'un sot hasard
L'époux trop peu galant pour qui ton coeur se poigne,
Sois docile à ma voix de vieille qui sait l'art
De dompter les guerriers ainsi qu'on mène un char :
Car la femme est puissante à l'égal des déesses ;
Et toi, ma Reine, que couronnent ces deux tresses
Et dont tout le doux corps fleure comme les roses,
Sachant le vieux secret des refus et des pauses,
Tu peux donner la vie ou la mort à plaisir
Car l'homme t'a fait un sceptre de son désir.

SAMIA

O, je sais tout cela ; mais mon cœur se refuse
Aux feintes, par dédain du mensonge vulgaire ;
Et vaincre par la ruse est indigne.

LEMNIA

La guerre
Que nous menons, Samia, n'est faite que de ruse ;
Car nous n'avons pour nous que la seule faiblesse :
Un Héros jette-t-il son bouclier afin

Qu'un sagittaire adverse en pleines chairs le blesse?
Est-ce par lâcheté qu'une ville se mure?
Fut-il jamais honni pour vêtir son armure
Ton époux valeureux entre tous?
Il est vain
De s'élancer sans armes au-devant des glaives.

Si tu veux être esclave, et perdre cet amour
Qui te fait reine de Samos — laisser tes rêves
D'être aimée à jamais de celui que ce jour
Fait ton maître : sois douce;
Epuise en heures brèves
Sa passion ; pour regretter en l'avenir
L'heure d'amour perdue au fond du souvenir,
Alors que ton époux fuira ta couche froide
Et que, pour n'avoir su ployer ton âme roide
Aux subtils desseins, tu briseras ta roide âme.

SAMIA

L'amour vêt donc fatalement un masque infâme?
Le doux vœu de servir qui fait douce la femme
Doit-elle le cacher comme un vice à Celui
Dont le regard sur elle ainsi qu'un astre a lui
Eveillant sur son front l'aurore de son âme?

Tu te trompes, Lemnia, l'amour n'est pas infâme!

Pour froncer le sourcil alors qu'on veut sourire
Il faut ne pas aimer; et ce mensonge est pire
Que le brutal aveu de quelque indifférence;

Et quand nous nous donnons, c'est tout entières!

LEMNIA

Pense :

Le deuil des baisers morts est lourd au cœur sevré;
Le cœur doit se donner; — mais, pour s'être livré,
De roi qu'il pouvait être il se réveille esclave;
— Etre téméraire, ce n'est pas être brave.
Ecoute-moi, ma Reine, et suis tous mes conseils :
Ne va pas prodiguer tes prestiges vermeils
Et l'appât de ton corps et le sang de ton cœur
Pour que, te bafouant, un avenir moqueur
Te ramène à cette heure où te parlait la vieille
Nourrice, dont la prescience t'émerveille,
Et te murmure, alors: « Avait-elle raison? »
Enrichis ton avril de ma vieille moisson
Et, soucieuse d'être adorée à l'automne,
Prends ce philtre d'amour que ma sagesse donne.

SAMIA

Que voudrais-tu de moi? — que je reste impassible
Quand il me parlera des heurs qu'il me promet?
Et que je me détourne et le trouve risible
Quand il répétera que *toujours* il m'aimait?

Vraiment je crains qu'à très bon droit il me délaisse;
Serait-ce là le philtre offert à ma faiblesse?

LEMNIA

Non, reine extravagante, écoute; je dis vrai...

On entend des pas au péristyle

SAMIA

Qui vient?

Ancaeus entre avec, au poing, une hure monstrueuse — Une bande arrachée à sa chlamyde, lui enserre la poitrine, sa tunique blanche est maculée de sang

ANCAEUS *(feignant la gaîté.)*

C'est ton époux qui pour trouver sa grâce

T'a porté, ma Samia, la hure qui grimace
Encor d'avoir perdu son tronc.

Il pose la hure, en riant, aux pieds de Samia, qui se recule

J'ai délivré
Ce pays d'un ragot très difficile à vivre
Et rétif à mourir — il ne voulait me suivre
Et comme il était lourd, je n'ai pris que sa hure.

(A Lemnia, qui se retire.)

Laisse-nous, bonne vieille.

SAMIA

Ah !... ta gaîté rassure
Mon attente inquiète — et je veux, pour tout gage
D'amour, le doux son familier de ton langage ;

(Elle remarque le désordre de son costume — inquiète :)

Mais le sang t'a jailli jusqu'au torse !
Sieds-toi,
Tu es pâle !...

ANCAEUS (*étrange.*)

Qu'importe à l'heure où tout mon sang
Brûle du fol amour !
Ton regard est puissant
A me ressusciter — ne suis-je pas ton roi,
Samia ? — cette heure est brève et voici qu'elle fuit.

Je puis mourir ayant vécu jusqu'en la nuit
Qui te livre joyeuse à mon espoir nouveau !

(*A ses genoux.*)

Que t'importe le sang humide à mon manteau
Alourdi de la pluie étésienne et douce ?

(*Debout ouvrant les bras.*)

Est-ce que ton étreinte vierge me repousse,
Samia, ne suis-je pas celui qui te fascine ?

SAMIA (*troublée par le regard fixe d'Ancaeus qu'elle enlace de ses bras.*)

Quelle fièvre te tient, mon roi !

ANCAEUS (*la tenant étroitement embrassée.*)

— L'heure divine ! —

Une pause — puis, Ancaeus, d'une voix très douce :

J'ai dit à tous ceux-là de taire leurs chansons;
Nous restons seuls parmi la nuit et ses frissons;
Et la senteur des bois par l'averse éveillée
Et l'arome fleuri qu'exhale la vallée
Parfumeront d'aromates notre veillée
Le chant du rossignol dira l'épithalame...

SAMIA

O mon roi!

ANCAEUS (*la repousse doucement, et la regarde*)

Penses-tu que ton amour sans blâme
Qui ne sait de l'amour que son rêve nubile
Survive inaltéré jusqu'au soir have et blême?
Et sais-tu bien le vœu que fait ton cœur de fille
Et le serment léger de ta lèvre de femme?

SAMIA (*l'embrassant de plus près.*)

Je ne sais qu'une chose, ô roi, c'est que je t'aime.
Ma nourrice m'offrait le secret de mener
Ton amour indocile au gré de mon caprice,

Mais je n'ai pas compris les mots de ma nourrice
Et mon amour naïf ne veut que se donner.

ANCAEUS (*la porte sur la couche nuptiale.*)

Ton jeune amour se vêt d'éternelles paroles
Douces comme ta voix, mais futiles et folles;
Samia, l'heure est fugace et l'amour est mortel;

Nous n'avons pas vidé, tantôt, la coupe impure;
A ta lèvre son vin n'a pas mis sa souillure,
Bois, ce philtre, ô mon âme, son pouvoir est tel
Que nous nous aimerons jusqu'en la nuit future

Samia, passive, boit le philtre tendu, et pose sa tête sur l'épaule d'Ancaeus

Que disait cette voix à travers la nuit pure ?

Il chante d'une voix berceuse :

Eros qui suit un cœur éphèbe
Parle d'amour aux âmes neuves;
Mais les nuits d'étoiles sont veuves
Et tout chemin mène à l'Erèbe.

Une courte pause

Nous nous résorberons dans l'immense nature
Et la mort sera douce et l'amour immortel.

SAMIA (*d'une voix de rêve.*)

Doux seigneur, j'ai sommeil.

Elle retombe doucement sur la couche.

ANCAEUS (*dégage son bras et la regarde.*)

..... L'amour est immortel !

(Debout près de la couche)

Dors, ô ma bien-aimée, ô mon âme, ô ma vie,
Dors chaste et rêve encore et toujours au Doux Maître ;
Mon rêve est avec toi, la colline est gravie ;
Tu savais, n'est-ce pas ? ce qu'il fallait connaître ;
Dors mon épouse immaculée.

Il s'avance vers le péristyle, et, écartant une tenture,
s'arrête, debout, les yeux à la mer.

O la nuit calme !
Le voici ce repos dont mon âme avait faim !
C'était d'un fou de croire une heure à l'autre fin ;

Quelle ombre sur la côte agite cette palme ?

Emerge des flots noirs spectre du vieux navire,
Voici ma fiancée et moi, prends-nous et vire
Vers le gouffre insondé de l'éternelle nuit...

... Il était temps, vieux, compagnons de l'équipée...

... Et moi qui m'attardais encore...! O, j'avais hâte !..

... Qui leur racontera notre folle épopée ?...

D'un geste fiévreux, il arrache le lien qui enserrait sa poitrine et, des lèvres béantes d'une blessure, le sang jaillit à flot ; il s'appuie râlant à une colonne, éclairé en plein par le rayon de lune.

Samia, Samia !...
L'Argo !...
Mon âme est morte !

(Avec un dernier frisson d'horreur.)

.... HÉCATE !

Il meurt

ENVOI

Princesse de ma vie et Prêtresse du rite
Simple que suit mon cœur dont la candeur s'irrite
Du seul heurt dissonnant des mots, regarde et vois
Si notre œuvre est utile aux porteurs de pavois
Et vois si mon esprit est pur ou démérite.

Nous n'avons délaissé l'estille que ce soir
Et l'Œuvre est là qui luit, comme en l'ombre un miroir ;
Pesante de la trame altière que tu files
La navette court, alourdissant d'ors ductiles
La chaîne que ma main distribue au vautoir.

Tous deux, bons tisserands de l'œuvre perennelle,
Gais de l'espoir facile à ceux qui croient en elle,
Nous avons, côte à côte, ourdi le tissu clair
Qui dans l'ombre se froisse et luit comme un éclair,
Cependant qu'au métier chantait la ritournelle.

De ta quenouille blonde au creux du fin fuseau
Coulait le fil, qui parfois se rompait au saut
Brusque de ma navette au travers de la chaîne :
Pinçant ta lèvre et retenant ta fraîche haleine
Tu te courbais alors, démêlant le réseau.

Voici l'œuvre parfaite et le métier sonore
S'est tu, ce soir ; et l'Œuvre est là que ton vœu dore
Du leurre qu'elle est bonne, au point que nous croyons
Qu'en scintillent aux plis de stellaires rayons :
Quelle fièvre nous tient et nous aveugle encore ?

Tu le sais, elle est vaine et futile, mon cœur,
Cette Œuvre, gerbe vide et grappe sans liqueur ;
Et le sang s'est figé dans la coupe d'or claire
Où nous trempions la laine en la pourpre ; et, salaire
De ces heures, voici rire un écho moqueur ;

Nous avons, côte à côte, ourdi pour quelque Faste
Imaginaire un gonfanon d'Iconoclaste ;
Mais l'Idole sans voix reste Dieu pour ceux-ci :
Vois la foule prostrée ! — et nous restons ici
Devant notre œuvre vaine et devant l'ombre vaste ?

Sur nous dont la vigueur pour la bataille s'oint
L'Avenir faditique en ses splendeurs a point
Et pour avoir ouvré l'or roux de la Parole
Je sais que l'art du Verbe, ainsi que la corolle,
Est futile et d'un jour, et qu'il ne *sera* point.

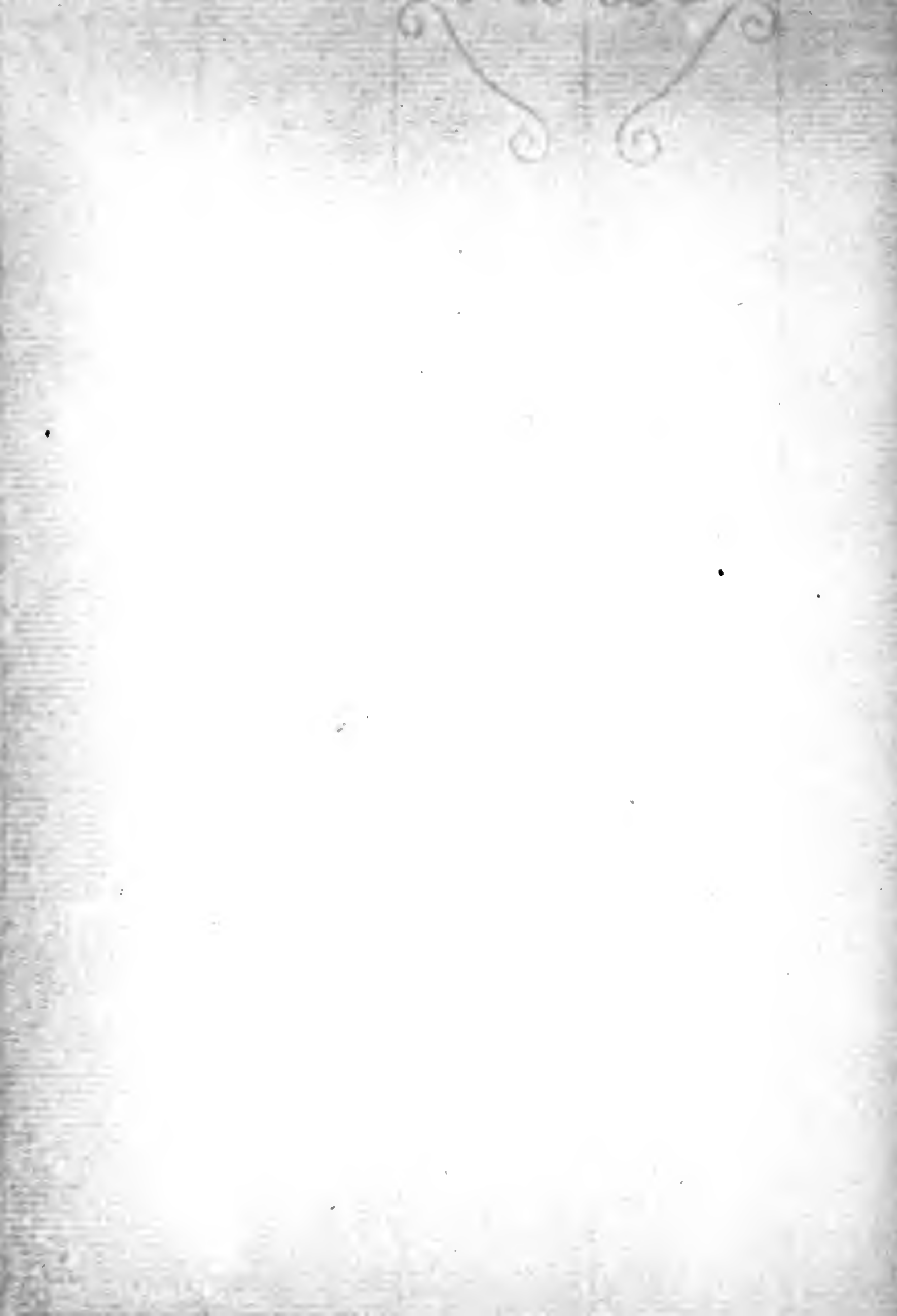
Mais, côte à côte, assis dans l'ombre qui nous pèse
Cependant que la nuit sur nous se fait épaisse
Et que le bruit des foules mornes tombe et meurt,
Nous entendons grandir, surhumaine clameur,
L'hymne des trois Chanteurs élus de la fournaise !

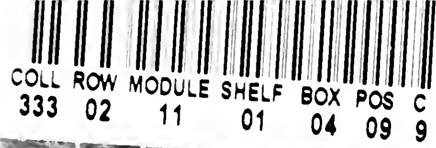
Princesse de ma vie et Sœur de mon désir
Œuvrons pour notre joie égoïste, au plaisir
De nos rêves révélateurs, quelqu'hypostase;
Et chantons, côte à côte, au métier qui nous jase,
Un double chant sonore au loin vers l'Avenir.

DES PRESSES D'ALCAN-LÉVY

A Paris, le 16 Mai *1888.*






COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 01 04 09 9